

2 JUILLET 1943

-

10 MAI 1945

MA DÉPORTATION

*J'ai écrit ces pages d'un seul trait de plume en juillet 1945 :
deux mois après mon retour.*

Jacques M. Michelin
(1917 – 2007)

AVANT-PROPOS

Mon père, Jacques Michelin, a été déporté à Flossenbürg sous le matricule 6928 de février 1944 à mai 1945. Il avait été arrêté à Clermont-Ferrand en juillet 1943, avec son père Marcel, mort à Ohrdruf, alors que trois de ses frères avaient déjà rejoint les forces françaises libres.

Seul médecin français du camp de février à mai 1944, il a essayé d'alléger la souffrance de nombreux compatriotes et de les soigner avec les pauvres moyens de l'infirmierie (Revier), où il avait eu la chance d'entrer.

A son retour de déportation, pendant l'année 1946, très affaibli, il a passé tous ses mercredis rue de Boulainvilliers à l'Association qui regroupait des veuves et mères de déportés pour répondre aux lettres et visites des familles et faire soigner les déportés survivants. Il était alors le seul déporté à accompagner les débuts de cette amicale. C'est là qu'il a été sollicité par le colonel de l'armée américaine qui instruisait le procès des criminels de Flossenbürg et s'est rendu à Dachau à l'été 1946 pour témoigner contre les bourreaux du camp.

Il a ensuite terminé ses études de médecine et exercé comme pédiatre à Paris, puis à Caen.

Mon père a écrit ces quelques feuillets à l'âge de 28 ans, à son retour de Flossenbürg. Ce n'est qu'en 1961 que ma mère l'a encouragé à les faire imprimer (40 exemplaires en ont été tirés, qui n'ont été donnés qu'à quelques parents et amis). Il ne les a jamais retouchés, ni souhaité en faire de diffusion plus large. Il ne s'agit donc pas d'une relecture de la déportation ou de réflexions philosophiques, mais d'un témoignage brut, dans le langage d'un jeune homme de l'époque, qui a conservé toute sa vie une modestie et une discrétion exemplaires.

Membre de l'Association, puis membre d'honneur, mon père n'est jamais retourné sur les lieux de l'horreur indicible. Avec ma sœur Clotilde Renié, nous avons pensé qu'il était temps de sortir ce livret, auquel je n'ai fait qu'ajouter quelques notes en bas de pages, de l'oubli.

*Emmanuelle d'Achon
décembre 2019*

2 juillet 1943

A 6 heures du soir, l'oncle Jean Michelin¹ arrive à l'Aya² et nous apprend que la Gestapo a arrêté Papa à l'usine³. Après quelques minutes d'effondrement, Maman⁴ décide de prévenir l'oncle Pierre Bousquet⁵ qui se cache au Gressigny et y envoie le jardinier. Je descends à bicyclette à l'usine et apprend que Papa est parti au volant de sa voiture avec deux agents allemands de la Gestapo. Je vais voir M. Dupeyrat qui me dit que pour le moment il n'y a rien à faire sauf préparer la maison à une visite éventuelle de la Gestapo. Je remonte à la maison et aide Maman à faire disparaître les papiers compromettants. Nous pensons à tout, sauf à une lettre de Philippe⁶ qui se trouve dans le sous-main de Papa et j'oublie que j'ai sur moi un carnet dans lequel se trouvent les ordres et des noms du groupe de résistance de Jean-Pierre. A 8 heures, arrivent MM. Durin et Viane et quelques minutes après trois de ces messieurs de la Gestapo dans une 11 Citroën. Ils demandent en arrivant où est M. Marcel Michelin et prétendent qu'il se cache dans la maison. Maman répondant à leur cynique demande qu'elle sait l'arrestation de Papa, ils affirment que Papa s'est évadé puis demandent à Maman où sont ses fils. Ils renvoient MM. Durin et Viane et, pendant que le chef Veyser fait le tour de la maison suivi de Patrice, les deux autres, Roth et Andréas commencent à nous interroger dans le bureau de Papa, spécialement sur Philippe.

Après vingt minutes d'un interrogatoire coupé de phrases cruelles telles que celle-ci « Vous avez voulu faire la Guerre à l'Axe, vous verrez ce que cela va vous coûter, votre mari et votre fils seront fusillés », ils décident de m'arrêter. Pendant que Maïte fait ma valise, j'embrasse ma pauvre Maman et, pensant tout à coup au carnet, j'appelle Patrice et en l'embrassant, je le lui glisse dans sa veste en lui disant d'aller le faire brûler. Il réussit à ne pas se faire voir et me sauve ainsi certainement de la torture. Ils m'arrachent ensuite des bras de Maman et Maïte et me font monter dans leur voiture. Pour affoler Maman, ils passent par Durtol puis me conduisent à la prison militaire du 92⁷. Pendant le chemin, celui qui était à côté de moi jouait avec un poignard. Je leur demande en arrivant de libérer Papa puisqu'ils me tiennent. Ils ne répondent pas, me fouillent et ne me laissant

¹ Frère de Marcel, fils d'André Michelin

² Maison familiale de Marcel Michelin, sur la route de Durtol

³ Usines Michelin, où Marcel, fondateur de l'ASM et développeur de la Micheline, dirigeait la recherche. Il entretenait des liens avec la Résistance et luttait pour faire éviter le STO aux ouvriers.

⁴ Yvonne Bousquet

⁵ Frère d'Yvonne

⁶ Frère d'Odile, Jacques, Jean-Pierre, Hubert, Maïte et Patrice Michelin; Philippe, Jean-Pierre et Hubert avaient déjà rejoint les forces de la France Libre. Jacques, étudiant en médecine à Paris, se trouvait au début de l'été en Auvergne.

⁷ 92ème régiment d'infanterie de Clermont-Fd

qu'un mouchoir, un chapelet et ma montre, ils me laissent entre les mains d'un sergent qui me conduit à la cellule 18 en me disant : « Vous avoir beaucoup punaises ». Je me trouve alors seul dans une cellule de 5 mètres de long sur 2 de large et pris d'une colère stupide, je me mets à scier les barreaux avec une lime à ongle trouvée dans ma valise ! Je m'arrête après quelques minutes, m'apercevant que les punaises m'attaquent les bras par dizaines. Je passe la nuit à me battre avec elles.

3 juillet. - J'ai réussi à dormir 1 heure et suis réveillé par le « posten » et une détenue qui m'apportent du café. La détenue, Mlle Boismann me dit de m'avancer pour voir Papa. Je l'aperçois devant sa cellule située au bas de l'escalier ; il boit son café, me voit et me demande tout de suite si Maman a été arrêtée. J'ai juste le temps de lui répondre que non et voir sa figure se détendre avant que la porte ne soit fermée. Je reste alors à mes réflexions et regarde pour me distraire ce qui se passe dans la cour sur laquelle donne ma cellule. J'y vois au bout d'un moment le général Frère qui fait les cent pas.

Puis commence une vie monotone dont je vais raconter les principaux événements sans en préciser les dates :

Le matin, on est réveillé à 7 heures par un posten qui ouvre la porte et vous dit : « Waschen », il faut aller se laver. On descend avec ses affaires de toilette et le vase de nuit qu'on vide et lave. On se lave à un lavoir qui se trouve dans la cour située au-dessous de ma cellule. En remontant après un quart d'heure environ, le posten nous donne un balai et on nettoie sa cellule. Puis on nous sert un quart de soi-disant café et une tartine de pain, soit avec du beurre, soit avec de la confiture, soit avec rien du tout. On reste ensuite bouclé jusqu'à midi. Parfois je suis pris pour faire une corvée : scier du bois en général. A midi on sert une soupe. C'est un posten qui le fait, aidé de deux ou trois prisonnières. Au début la soupe est faite par deux femmes qui sont mises à la porte au bout de 8 jours et remplacées par Achille Dupont, cuisinier à Saint Nectaire. L'après-midi on est bouclé jusqu'à 6 heures, puis on nous fait tourner dans la cour pendant 20 minutes, étage par étage, on nous referme et c'est la distribution de pain (environ 300 g.) avec du beurre, du saucisson ou du boudin. Enfin les distractions sont finies et on est bouclé jusqu'au lendemain matin. Ma seule distraction au début était de chasser les mouches et les punaises, puis, le 3e jour, Papa m'a fait passer par une des serveuses de café un crayon, un jeu de cartes fabriqué avec un journal et un petit mot sur lequel il me mettait : « Qu'est-ce qu'on fout là, mon pauvre vieux, je suis surtout ennuyé pour ta pauvre Maman ; espérons que cela ne durera pas. » Quelques jours après, lorsque les interrogatoires furent terminés, nous avons reçu les premiers colis de Maman, d'abord uniquement composés de vivres, puis bientôt, du linge, des livres. A partir de ce moment, la vie devint supportable ; je pouvais travailler, lire et je faisais même, sur le conseil de Papa, de la culture physique. Alors que je suis toujours resté dans la même cellule, Papa a changé deux fois. Il est resté deux jours dans une cellule cachot sans lumière, puis

a été mis au-dessous de moi au rez-de-chaussée à côté du général Frère et enfin au 2e étage dans une cellule bien mieux que les autres, que j'apercevais de la mienne. Nous étions environ 70 détenus au début, dont 25 femmes ; le général et la générale Frère, l'affaire Johanès, Mercier et d'autres. C'est à partir de fin septembre qu'il en arrivait tous les jours en grande quantité.

Mon interrogatoire. - Le lundi 5 juillet à 9 heures, on ouvre ma cellule et je me trouve en présence des trois charmants messieurs de la Gestapo qui me mettent aussitôt les menottes et me font monter dans une Citroën qui n'est autre que celle de Papa. Ils me conduisent avenue de Royat au siège de la Gestapo et deux d'entre eux, Roth et Andréas commencent à m'interroger. Ils me demandent si je connais le groupe de résistance qui a fait partir Philippe, si je sais où se cachent les ouvrières de l'usine et m'accusent d'avoir voulu partir en Angleterre ; au fond, interrogatoire qui ne signifie rien. Il dure une heure environ ; j'étais assis et brusquement ils m'ont dit de me mettre au garde à vous ; trouvant que je n'allais pas assez vite ils se sont mis à me frapper pendant deux ou trois minutes avec des règles en fer. Après cette heure, ils me mettent dans un minuscule cachot « pour réfléchir ». J'y reste une bonne heure au bout de laquelle on vient me chercher et je me trouve en présence d'un autre type de la Gestapo qui me lit en français la soi-disant déclaration que j'ai faite. Comme je proteste en disant que je n'ai jamais dit tout ce qu'il me lit, il me répond que cela n'a aucune importance et que je dois signer. Puis il me ramène au 92. Pendant le trajet, j'ai bien envie de l'assommer et de me sauver, mais il y a Papa.

Papa, lui, n'a pas été maltraité au cours des sept interrogatoires qu'on lui a fait subir. Il a été interrogé une fois sur ses fils et six fois sur l'usine Michelin.

Différents autres événements devaient se passer au cours de ces trois mois de vie monotone en cellule.

Ce furent d'abord les mots clandestins que Papa et Maman échangeaient par l'intermédiaire de la bouteille Thermos ou par le petit gardien. Papa me les a tous fait passer par le trou de ma porte de la façon suivante : lorsque l'étage de Papa allait tourner dans la cour, il descendait le dernier pour attendre que le « posten » soit dans la cour, et, lorsqu'il passait devant ma cellule, j'entendais le capitaine Groslier lui dire « Allez-y » et je recevais le mot avec joie et émotion.

Il nous était interdit de nous parler, mais, au lavabo, je le faisais souvent avec le capitaine Roger, mon voisin de cellule, et d'autres. Un jour sur trois, je réussissais à m'attarder jusqu'à ce que l'étage de Papa descende et je le retrouvais cinq minutes aux w.-c. Lorsque Papa allait au lavabo, situé au-dessous de ma cellule, il m'appelait par un petit coup de sifflet que j'ai encore dans l'oreille tellement je l'ai entendu et nous échangeions quelques mots. Quelquefois, les posten nous voyaient mais fermaient en général les yeux. Il est même arrivé deux ou trois fois qu'en remontant de la balade, Papa obtienne d'un posten d'entrer une minute dans ma cellule.

Je parlais assez souvent aussi avec les femmes qui servaient le

café et ai appris ainsi le débarquement en Sicile et les principales nouvelles. Dix jours environ après notre arrestation, une des serveuses de café me dit : « Votre père a eu une syncope ». J'étais affolé, et ne devais apprendre que le lendemain matin de la bouche de Papa lorsqu'il était au lavabo qu'il avait simulé un malaise en allant au cabinet. Cela lui valut la visite d'un médecin allemand qui vint même me trouver pour m'interroger sur la maladie de Papa. J'eus alors un grand espoir que Papa soit libéré, mais malheureusement il n'eut droit qu'à recevoir de nouveau les colis qui nous avaient été supprimés sans raison. Papa en reçut donc à partir de ce moment tous les matins ; quant à moi, une fois par semaine, un sergent allemand entraît la nuit dans ma cellule et me remettait un paquet en me disant « vous pas dire à personne ».

Un jour, à la balade du soir, comme je demandais à Papa par gestes comment allait son ventre, il ne me répondit pas et me demanda si j'avais eu une visite de la Gestapo. Sur ma réponse négative, il me dit que le nommé Veyser était venu fouiller sa cellule, avait jeté presque toutes ses affaires par la fenêtre et avait même esquissé un geste pour le frapper. Je guettais toujours Papa à cette balade et voyais à sa tête comment allait le moral. Une fois, il est arrivé le premier dans la cour avec le capitaine Groslier et s'est mis à courir et à sauter des sièges qui se trouvaient dans la cour. J'ai tout de suite pensé qu'il avait reçu un mot de Maman et ne m'étais pas trompé.

Pendant les deux dernières semaines, on me mit deux compagnons ; d'abord Genest, ancien ouvrier de l'usine qui devait être libéré plus tard, puis le chauffeur du général Arnaud, tous les deux braves types.

Papa eut dans les trois dernières semaines un brave homme qui devait mourir en Allemagne.

Nous avons écrit cinq ou six fois à Maman par cartes et avons reçu quelques réponses.

Pendant les quinze derniers jours, la prison se remplit de plus en plus et tous les soirs je pouvais assister de ma cellule aux « passages à tabac ».

Je fus appelé plusieurs fois comme médecin auprès de détenus : la première fois auprès d'une jeune fille qui avait une congestion pulmonaire, la deuxième fois auprès de Mme Retru qui avait des syncopes et la troisième fois auprès de Marcel Bellonte qui avait la jaunisse.

Le général Frère fut envoyé à Vichy vers le début de septembre ainsi que Johanès. En général, les Allemands qui nous gardaient furent assez corrects, sauf le dénommé Hanz qui était l'espion de la Gestapo.

C'est le 8 octobre qu'on est venu me prévenir que je partais à 10 heures du soir. J'ai préparé mes affaires et à 9h. 30 on m'a sorti de la cellule 18. J'ai retrouvé aussitôt Papa et tous les détenus de l'affaire Johanès. Nous nous sommes mis à parler sans que personne ne nous dise rien et lorsque les feld-gendarmes nous attachèrent deux par deux, je me mis avec Papa et à ce moment-là, l'adjudant responsable de la prison s'approcha et dit: « Attachez-les bien ceux-là car ils n'ont pas le droit de se parler. » Puis

il nous serra la main en nous souhaitant bonne chance. On nous conduisit en camion jusqu'à la gare. Là, Papa fut reconnu plusieurs fois et, à chacun, il disait en montrant nos menottes : « regardez comment je prends le train ce soir. » On nous mit dans un wagon de 1^{ère}, j'étais avec Papa, deux femmes et deux feld-gendarmes.

Ainsi s'acheva notre vie en cellule qui dura trois mois. Pendant le voyage je n'ai pas arrêté une minute de parler avec Papa ; à un moment nos gardiens s'endormirent et je voulais m'évader avec Papa, mais il ne voulut pas tenter le coup.

Captivité à Romainville. - Nous sommes arrivés à la gare d'Austerlitz à 8 heures et un car nous a conduit au Fort de Romainville.

A l'entrée du fort se trouvait un bâtiment où logeait un S.S., sergent dans la Wehrmacht, mais tout-puissant. On nous a fait entrer et nous avons été fouillés les uns après les autres par ce S.S. lui-même. Il parlait assez bien français et nous a laissé toutes nos affaires, du moins à Papa et à moi. La fouille dura environ deux heures après lesquelles on nous conduisit dans une casemate du fort, grande cave de 30 mètres de long sur 10 de large. Nous étions seulement les 25 venus de Clermont. Papa eut un moment de découragement en pensant à Maman, mais il se ressaisit très vite avec le cran qui devait faire jusqu'à la fin l'admiration de tous ceux qui l'ont approché en captivité. Il ne fut pas ému à l'inverse de beaucoup de nos compagnons à la vue d'une liste de fusillés écrite sur chaque lit. La fusillade avait eu lieu trois jours avant notre arrivée ; 50 otages étaient morts pour la France. Deux Clermontois que nous avons vus au 92 figuraient sur la liste. Plusieurs furent épouvantés, en particulier Marcel Guillaume qui ne pensa qu'à cela pendant nos trois mois de captivité à Romainville malgré les paroles réconfortantes que lui prodiguait sans cesse Papa. Nous avons passé une nuit seulement dans cette casemate et le lendemain on nous mit dans une autre où nous avons retrouvé 20 Clermontois de l'affaire Johanès arrivés 24 heures avant nous et 20 autres détenus, la plupart communistes, sauf un professeur de philo alsacien et Albert Aerts, belge charmant, avocat à Bruxelles qui nous a très vite pris en affection et qui ne quittait pas Papa. Nous étions donc 60 dans cette casemate et nous devions y rester pendant 17 jours bien pénibles. Nous nous étions groupés tous les Clermontois ensemble et je dormais à côté de Papa sur des paillasses bien rembourrées et où nous dormions à peu près bien lorsqu'il n'y avait pas trop de ronflements. J'étais dévoré par les puces mais elles ne touchaient pas Papa. Le matin à 7 heures, le posten venait ouvrir la grille et une corvée allait chercher de l'eau, le « jus » et vider les « tinettes ». Ces tinettes étaient deux grandes bassines (semblables à celles dans lesquelles on servait la soupe !) et nous servaient de w.-c. jour et nuit pour les 60. C'était épouvantable d'y opérer. Heureusement, après cinq jours passés sans mettre le nez dehors, nous avons eu deux heures de sortie par jour et nous nous sommes arrangés, Papa (dont l'intestin marchait à merveille malgré le nouveau régime) et moi,

pour aller aux w.-c. assez propres d'ailleurs de la cour où nous nous promenions pendant deux heures. Lorsque la corvée revenait, nous nous lavions tant bien que mal, du moins pendant les cinq premiers jours, car après nous le faisons pendant les deux heures de sortie dans des lavabos semblables à ceux de toutes les casernes. Puis nous avalions un peu de jus avec un peu du pain de la veille. Après, nous bavardions en faisant les cent pas dans la casemate lorsque les autres étaient sur leur lit. Cette casemate était sombre (il n'y avait que la grille d'entrée qui donnait du jour) et nous devions laisser l'électricité allumée toute la journée. Papa ayant ramené de Clermont son jeu de cartes, nous faisons de temps en temps des patiences avec le capitaine Groslier et Albert Aerts ou des mots croisés. A midi, le posten venait nous ouvrir et une corvée allait chercher la soupe. Elle était faite avec des légumes et de temps en temps des morceaux de viande, mais c'était bien maigre et nous avons eu très faim pendant ces 17 jours de casemate. Nous nous occupions ensuite comme nous pouvions ; je jouais souvent au bridge et Papa bavardait, très entouré par tous. Après cinq jours, nous sortions de 3 h. à 5 h. Les autres détenus du fort étaient enfermés dans leur chambre pendant notre sortie. Nous allions dans une cour de 60 mètres de long sur 30 de large, assez agréable, avec de l'herbe et des arbres. Nous avons fait connaissance pendant ces sorties avec M. Brunet, un inspecteur de police, détenu à Romainville depuis deux ans et chef de camp. C'est à lui que nous devons de n'être restés que 17 jours en casemate. Nous marchions le plus possible et après ces deux heures, une corvée allait chercher du pain et un casse-croûte (beurre ou saucisson) et nous étions de nouveau bouclés jusqu'au lendemain matin.

Au bout de quelques jours, ayant fait connaissance les uns avec les autres, nous avons essayé de mieux nous occuper et avons organisé des conférences. Papa en fit plusieurs à la demande de tous. Il parla sur les débuts de l'auto, sur l'histoire du pneu, des michelines, et plusieurs fois sur ses ascensions en ballon. J'ai fait deux causeries médicales, l'une sur la tuberculose, l'autre sur les maladies vénériennes. Le Belge Aerts et le commissaire de police Boucoiran racontaient des histoires drôles et j'ai vu souvent Papa rire aux larmes pendant les histoires belges. Tous les soirs et tous les matins, sur l'initiative d'un scout de notre groupe et celle d'Aerts, nous disions la prière en commun. Au début, les communistes murmuraient ou riaient, mais bientôt ils se turent et plusieurs assistèrent même à la prière.

Après les 17 jours si durs en casemate ce fut le paradis, si l'on peut parler de paradis en prison, en tous cas certainement ce que nous devions avoir de mieux pendant toute notre captivité. On nous mit dans le bâtiment central du fort avec les autres détenus. Nous étions par petites chambres de 8. La nôtre était au 2e étage et avait une très belle vue sur Paris. Elle était évidemment très petite pour 8, mais nous l'avons bien arrangée et nous étions très bien. Les lits étaient placés deux par deux l'un au-dessus de l'autre. J'étais au-dessus de Papa, le capitaine Groslier au-dessus du commissaire Boucoiran, le capitaine Roger au-dessus de M. Duplan et Heime au-dessus du fils Johanès. Pendant 15 jours

nous avons été libres de circuler toute la journée dans le bâtiment et dans la cour, nous pouvions voir les autres détenus, mais il nous était interdit de recevoir des colis et d'écrire.

Un posten venait ouvrir notre porte à 7 heures ; deux allaient chercher le café qu'ils servaient aux autres dans leur lit avec des petits gâteaux, car à partir de ce moment nous recevions tous les vendredis un colis de la Croix-Rouge et tous les mardis un des « Quakers ». Après, les deux mêmes faisaient la chambre ; puis nous nous levions et allions faire de la culture physique dans la cour. Nous nous lavions et remontions ensuite dans les chambres pour l'appel à 8 heures. Nous étions ensuite libres de circuler, de jouer aux cartes, aux échecs, de lire (il y avait une bibliothèque). Papa marchait énormément dans la cour, bavardant avec les autres détenus dont nous avons fait la connaissance, entre autres Julien Cain. Nous avions du charbon et pouvions faire la cuisine. Tous les matins à 10 heures, nous faisons une bouillie au chocolat avec la farine des paquets de la Croix-Rouge.

Papa et le commissaire étaient les deux spécialistes. Nous sortions les légumes de la soupe de midi et les faisons revenir le soir avec le beurre ou la margarine. Les autres détenus, en particulier le duc d'Ayen et Yvernel nous donnaient de leurs colis et nous invitaient à déjeuner dans leurs chambres.

Après trois ou quatre jours de ce nouveau régime, nous avons perdu nos mines de papier mâché dues à la casemate et repris nos kilos.

Nous étions enfermés dans nos chambres à 10 heures du soir après un appel.

Nos gardiens étaient des Allemands de la Wehrmacht à peu près corrects par rapport à ceux que nous devions voir en Allemagne.

Après ces 15 jours, tout le groupe de l'affaire Johanès fut mis au secret, c'est-à-dire que nous restions bouclés dans nos chambres toute la journée sauf pendant deux heures de sortie. Les autres étaient bouclés à ce moment. Ces Allemands étaient vraiment idiots ; pendant 15 jours nous avons pu bavarder avec tous et maintenant nous étions sévèrement séparés. Nous étions 24 par chambres de 8 qui communiquaient par un couloir et nous avions une grande chambre vide dans laquelle nous pouvions marcher et faire notre culture physique, du moins Papa et moi.

Pendant ces 15 jours de liberté dans le fort, nous étions devenus intimes avec Yvernel qui nous proposa de passer des mots à Maman qu'il glissait dans la doublure d'une valise vide et qu'il adressait à Pierre Bourdon. Nous avons envoyé et reçu une dizaine de mots pendant nos trois mois à Romainville. Yvernel montait le soir nous les faire passer sous notre porte et c'était une bien grande joie pour nous. Il nous donnait en même temps les nouvelles de la Radio anglaise qu'écoutait le ministre de Tesson. Les femmes de notre affaire vivaient dans les mêmes conditions que nous dans une autre partie du fort ; nous pouvions les voir par la fenêtre et elles nous lavaient notre linge une fois par semaine.

Nous avons une douche chaude une fois par semaine ; pendant les sorties, après avoir fait de l'exercice, je prenais souvent une douche froide.

Le jour de Noël nous avons eu une messe dite dans une casemate

sur l'initiative de l'archevêque de Paris. Un jeune prêtre a dit la messe, a parlé à l'Évangile et nous a donné une confession générale, aussi nous avons pu communier. Trois Allemands nous ont surveillés avec leur képi sur la tête. Une dame de la Croix-Rouge était là et a pu dire quelques mots à Papa sur Maman et Maïte qu'elle venait de voir quelques jours avant à Paris.

Le soir nous nous sommes réunis tous les 24 dans une des chambres, avons fait un goûter magnifique avec les suppléments donnés pour Noël par la Croix-Rouge. Nous avons chanté et raconté des histoires. Nous devions faire de même le jour de l'An et le jour des Rois. Deux fois nous avons assisté à un bombardement, l'un par la R.A.F. sur Renault la veille de Noël, l'autre par les Américains au mois de janvier.

Le groupe d'Albert nous a quittés au début de décembre via l'Allemagne.

Le 10 janvier, le S.S. nous a rassemblés dans la cour pour nous annoncer que nous allions partir pour l'Allemagne en passant par Compiègne. Nous devions d'après lui aller dans des camps splendides où nous serions très bien traités !

La veille de notre départ, Papa et moi avons reçu un colis de Maman contenant du linge et des vivres, ce qui nous a permis de faire un dernier repas magnifique en faisant brûler nos lits pour faire du feu car nous n'avons pas eu de charbon le dernier jour.

Nous avons préparé nos affaires dont plusieurs colis de Croix-Rouge qui nous ont été distribués. Ces colis et celui de Maman qui contenait des produits de régime pour Papa devaient nous permettre de manger d'une manière très satisfaisante pendant les dix jours passés à Compiègne.

Nous avons quitté Romainville le 12 janvier à 8 heures du matin en car. On nous a conduits à la gare du Nord où nous avons pris le train dans des compartiments de 3e. Nous sommes arrivés à Compiègne à midi et avons été à pied au camp en traversant la ville.

Dix jours à Compiègne. - A notre arrivée, nous avons été de nouveau fouillés sans que rien ne nous soit pris, et pour la première fois immatriculés. Nous n'étions plus que des numéros. Le camp de Compiègne est un grand camp militaire composé de baraques avec une immense cour. Déjà ici, la police est faite par les détenus, en majorité des doriotistes dont on nous a dit de nous méfier énormément.

Les chambres étaient de quarante lits, mais dès notre arrivée, Papa ayant été tout de suite reconnu, on nous a mis, lui, le capitaine Groslier et moi dans une chambre de sous-officiers où nous étions neuf avec plus de place qu'à Romainville. Nous étions libres de circuler dans le camp toute la journée. Il faisait un temps magnifique, pas très froid et Papa n'a pas arrêté de marcher, bavardant avec tous les détenus qui voulaient le voir. Tous les jours à midi, Achille Dupont lui faisait cuire le riz et les autres aliments que Maman nous avait envoyés. Une baraque faisait fonction de chapelle (il y avait une dizaine de prêtres) et nous pouvions aller à la messe et communier. Un jour, 500 avions alliés ont survolé le camp.

Nous avons retrouvé Johanès, le professeur Auter et fait connaissance de nombreuses personnes, entre autres le professeur Richet, le ministre belge Jeanson.

Deux jours avant notre départ pour l'Allemagne, nous avons envoyé une carte pour dire que nous changions de camp, sans précision. Jusqu'à notre départ, j'ai espéré et essayé de faire espérer à Papa qu'il ne partirait pas sur l'intervention de l'avocat « K » dont Maman nous avait parlé dans ses mots clandestins.

Nous avons assisté à un premier départ de 2.000 le 16 janvier. Ce jour-là on nous a annoncé le débarquement (je devais l'entendre annoncer une dizaine de fois) et on nous a dit que le train dans lequel étaient partis les 2.000 avait été délivré en route par le maquis !

Notre départ a été fixé au 22 janvier. L'appel de ceux qui partaient a duré toute la journée du 21.

Après cet appel, nous avons été fouillés une fois de plus et placés à l'écart dans des baraques où nous devions passer la nuit sur de la paille. Nous commençons à entrevoir ce qui nous attendait. « Il faut serrer les dents » me disait Papa et il devait le dire jusqu'à la fin.

Voyage de Compiègne à Buchenwald. - Je m'en souviendrai toute ma vie car ce fut le plongeon brutal dans la barbarie nazie que nous devions endurer pendant 17 longs mois. Si j'avais su ce qui nous attendait, j'aurais tout fait pour tenter l'évasion, mais je craignais trop que Papa ne fût tué. 18 seulement sur les 2.000 de notre convoi ont réussi à sauter du train avant l'arrivée en Allemagne.

Nous avons quitté le camp à 8 heures, encadrés par un millier de S.S. et une centaine de chiens. Nous avons été à pied à la gare, passant au milieu de la population silencieuse et attristée. Nous sommes alors montés dans des wagons à bestiaux, cent par wagon. Nous devions rester ainsi entassés, pouvant tout juste faire asseoir les plus âgés, pendant 48 heures qui parurent 48 siècles, sans boire et bientôt sans manger car la soif devait nous en empêcher. Notre wagon avait des ouvertures dans le haut, ce qui nous empêcha d'étouffer, mais de nombreux wagons étaient entièrement fermés et de nombreux détenus sont devenus fous. J'ai pu admirer le cran de Papa pendant tout le voyage. Il a gardé sa bonne humeur et son sourire pendant tout le trajet alors que beaucoup se lamentaient, pleuraient et râlaient, entre autres un préfet de Vichy qui fut notre seule distraction. Il n'arrêtait pas de dire qu'il ne croyait pas les Allemands capables d'une telle cruauté. J'ai réussi à faire asseoir Papa une bonne partie du trajet. Le train s'est arrêté quatre fois avant le passage de la frontière au moment des évasions. Les S.S. ont tiré à chaque arrêt mais nous avons su par la suite que personne n'a été blessé. Nous avons passé la frontière vers minuit et à partir de ce moment le train s'arrêtait tout le temps, quelquefois pendant des heures sur des voies de garage. Ces arrêts étaient encore plus épouvantables que la marche malgré les cahots qui provoquaient souvent des bagarres surtout la nuit lorsque nous tombions les uns sur les

autres. Je dois dire que dans notre wagon, la conduite de la plupart fut magnifique en comparaison de ce qu'on m'a raconté sur les scènes qui se sont déroulées dans les autres wagons. Exemple le député de Tessen qui, devenu fou, prenait à pleine main ce qu'il y avait dans la marmite qui servait de w.-c. et le jetait à la figure de ses voisins . A 10 heures du matin, le 23, le train s'est arrêté en gare de Trèves et nous avons entendu avec joie les portes des wagons s'ouvrir. Nous avons cru être arrivés ; nous avons vite compris notre illusion en voyant qu'on nous faisait sortir pour la distribution d'une soupe. Cela dura cinq minutes exactement ; nous sortions bousculés par les S.S. pour avaler en vitesse une infâme soupe froide composée d'eau et de grains d'avoine. Cela nous parut délicieux tellement nous avions soif. Au moment de remonter dans le wagon, Papa m'a attrapé par la manche et m'a dit : « Regarde, est-ce que je rêve ? » J'ai vu alors un spectacle terrifiant, c'était le premier des centaines que je devais voir par la suite ; les cent détenus du wagon voisin du nôtre allaient absorber leur soupe tout nus, au pas de course et sous les coups de crosse des S.S. Il y avait eu une évasion dans le wagon ; tous les détenus ont été déshabillés, leurs vêtements jetés sur la voie. Ils devaient rester ainsi nus jusqu'à l'arrivée à Buchenwald le lendemain matin et marcher pendant 3 km dans la neige. Plusieurs sont morts en arrivant. Ce n'était qu'un début !

Le voyage s'est alors poursuivi et nous avons vu avec terreur que nous allions passer une deuxième nuit dans la même situation. Elle fut vraiment pénible ; par moments nous divaguions et avons des hallucinations causées par la soif et la fatigue d'être debout. Cela dura jusqu'au 24 à midi ; après deux heures d'arrêt à Weimar, nous sommes enfin arrivés à Buchenwald après 51 heures exactement de voyage. La descente du train fut le bouquet. Nous avons été reçus à coups de crosse de fusil par les S.S. et à coups de croc par les chiens. J'affirme que Papa n'a pas reçu un seul coup. Je m'étais placé devant lui et le protégeais avec nos valises.

Nous sommes alors partis à pied et avons fait deux kilomètres avant d'entrer dans le camp proprement dit. J'ai vu alors l'Alsacien Louis Heime devenir blanc comme un linge en voyant le poteau sur lequel était écrit « Konzentrationslager Buchenwald ». On nous a comptés cinq par cinq et nous sommes entrés dans cet immense camp, complètement abrutis et mourant toujours de soif. Nous avons été alors rassemblés devant le bâtiment de la désinfection et y sommes restés de midi et demi à 8 heures du soir. Nous n'avons réussi à boire à l'entrée du bâtiment que vers 6 heures. J'ai réussi à me glisser dans les premiers avec un grand bocal que j'ai immédiatement apporté à Papa qui était certainement le moins fatigué de tout notre groupe. A 8 heures nous sommes entrés dans le bâtiment et avons été placés dans un local où nous étions encore plus serrés que dans les wagons. Nous dormions debout, les uns contre les autres. On nous a alors prévenus que toutes nos affaires allaient être prises ; nous avons essayé aussitôt de manger le plus possible de nos provisions. A partir de ce moment, nous n'avons plus vu les S.S. qu'aux appels et dans leurs fameux miradors. La police était faite par des détenus

politiques et de droit commun allemands. Ils avaient tous de sales têtes mais ne frappaient pas comme devaient le faire ceux de Flossenbürg. Nous avons attendu quatre heures dans ce local! Après commencèrent la fouille ou plutôt la rafle et la désinfection. Notre groupe passa vers 2 heures du matin. On nous prit toutes nos affaires jusqu'à notre dernière chaussette. Ce fut alors la tonte avec des tondeuses électriques ; cheveux, poils, tout y passa. J'essayais de plaisanter en disant à Papa qui ne s'était pas fait couper les cheveux depuis trois mois, qu'il était rajeuni de dix ans. Une fois complètement rasés, ce fut la douche. A ce moment, écœuré de voir Papa dans une telle situation, je fus pris d'une colère effroyable et, perdant complètement le contrôle de ce que je faisais, je me serais jeté sur les Allemands qui étaient là si Papa ne m'avait pas lui-même maîtrisé. La douche, magnifique d'ailleurs, nous fit beaucoup de bien. Après la douche, on nous fit plonger dans une baignoire pleine d'un liquide désinfectant et on nous aspergea d'onguent gris. Puis cette magnifique désinfection terminée, on nous a inscrits, donné des numéros et des vêtements de bagnard : un calot, une veste, un pantalon, une chemise, un caleçon et une paire de sabots en toile et bois. Nous étions bien lavés et on nous mit dans des baraques pleines de vermine, les uns sur les autres.

Un mois à Buchenwald. - Nous avons été mis dans la baraque 56. Nous étions neuf à coucher sur trois paillasses placées les unes à côté des autres sur des travées en bois. Nous étions évidemment très serrés ; je couchais entre Papa et le capitaine Groslier. Il était 3 heures du matin lorsque, exténués, nous nous sommes endormis et à 4h.30 on nous a réveillés pour aller chercher le jus. Nous sommes partis dans le noir le plus complet dirigés par un Russe, risquant à tout moment de nous perdre. Il pleuvait et faisait très froid. Nous étions complètement abrutis et lorsque nous sommes revenus, portant à deux une lourde bassine pleine de soi-disant café, nous n'en pouvions plus et Papa eut un instant de découragement. « Il faut que tu tiennes mon pauvre petit pour ta Maman, car je ne supporterai jamais un régime pareil ». J'avais les larmes aux yeux en entendant Papa me parler ainsi, mais après avoir dormi jusqu'à midi, il avait repris tout son courage et son magnifique moral, disant que cette vie ne durerait pas longtemps (on venait de nous dire que les Alliés avaient débarqué) et qu'il tiendrait coûte que coûte. Il a tenu un an et serait revenu s'il était resté à Buchenwald. A midi nous avons été chercher la soupe. Nous avons pris nos dispositions pour que Papa ne fasse plus ces corvées, et lorsqu'il devait y aller, il y avait toujours un volontaire de notre groupe pour le remplacer. Le soir à 5 heures nous avons un casse-croûte : un quart de boule de pain avec margarine ou saucisson. Nous devons rester ainsi un mois sans rien faire, tant que dura la quarantaine. De temps en temps, on venait nous chercher pour aller transporter des pierres depuis la carrière jusqu'au camp, mais après y avoir été une fois avec Papa, nous avons pris nos dispositions pour ne plus y retourner en nous cachant aux cabinets pendant le départ de la corvée.

Le matin, nous nous lavions dans des lavabos à peu près

convenables, mais nous n'avions qu'un morceau de savon et une serviette pour 4.

Nous ne nous quitions pas Papa et moi, et passions notre journée à nous balader entre les blocks de quarantaine, allant bavarder avec les uns et les autres. Nous avons écrit à Maman en allemand le 2 février. Trois jours après notre arrivée, nous étions dans la baraque 56, lorsque deux détenus politiques allemands sont venus nous demander Papa et moi. Ils nous ont conduits dans le bureau du chef de block, nous ont offert des cigarettes et nous ont dit qu'ils étaient les chefs communistes allemands du camp. Ils ont interrogé Papa, lui demandant son avis sur la guerre. Papa fut très prudent dans ses réponses. A la fin, ils lui dirent qu'ils avaient fait une enquête sur lui, avaient appris ce qu'il avait fait pour les ouvriers à Clermont⁸, que ses fils se battaient contre les Allemands et qu'il avait sauvé Marchadier de sa condamnation à mort. Étant donné cela, ils ont affirmé qu'ils considéraient Papa comme un camarade et qu'ils feraient tout pour qu'il ne soit pas séparé de son fils. Trois semaines après, je partais pour Flossenbürg. Nous avons eu le même jour une autre entrevue avec un Polonais de l'Arbeit statistique qui avait vécu à Paris et parlait très bien le français. Il nous conduisit dans son block, nous donna à manger et chose qui me fit le plus plaisir, donna à Papa un gros chandail de laine, un tricot, des chaussettes et des pantoufles. Il devait nous inviter à déjeuner tous les deux jours et fut très chic avec nous. Il a prétendu avoir enlevé le nom de Papa de la liste du convoi pour Flossenbürg, mais je pense que si c'était vrai, il m'aurait enlevé aussi. Tout en reconnaissant sa gentillesse à notre égard, Papa s'est très bien rendu compte qu'il agissait surtout par intérêt, comptant sur Papa pour avoir une situation après-guerre.

Le plus dur était l'appel : soir et matin on nous rassemblait dehors et quelquefois nous attendions de deux à quatre heures par n'importe quel temps. Le chef du block 56 qui était assez brave nous permettait de prendre nos couvertures pendant les appels.

Il y eut les vaccinations, nous ignorions lesquelles. Nous avons subi la première et nous nous sommes cachés aux « aborts » pour les suivantes car elles étaient faites avec la même aiguille pour les 700 Français du block et nous n'avions pas envie d'attraper la syphilis.

Nous avons ainsi passé quatre semaines à ne rien faire, les uns sur les autres, mais j'étais avec Papa, c'était beaucoup.

Nous avons fait une fois la queue pendant toute une journée pour être photographiés.

Le 20 février, des Allemands de l'Arbeit statistique sont venus faire l'appel de 700 Français qui devaient partir en transport. J'étais sur la liste avec huit autres de notre groupe. Papa n'était pas du transport. Nous avons été tout de suite trouver un communiste français qui servait d'interprète dans notre block et qui nous a promis de voir les chefs du camp pour que je sois

⁸ L'Unité- feuille clandestine communiste- avait appelé à la grève, demandant "la libération de Marcel Michelin et de tous les patriotes emprisonnés."

enlevé du transport. Nous avons espéré jusqu'au bout, quatre jours s'étant passés avant le départ. La veille, Papa voulut se faire mettre sur la liste pour ne pas me quitter, mais le Polonais nous dit que nous partions pour un camp très dur et que c'était une question de vie ou de mort pour Papa qui se décida à rester.

Nous avons alors été habillés en rayé bleu foncé et bleu clair, tondus une fois de plus et on nous a distribué du pain pour le transport. Nous devons partir le 24 février à 6 heures du matin.

J'étais désespéré de quitter Papa. Au dernier moment, le Polonais me proposa de me rendre malade en avalant une drogue. Papa ne voulut pas et dit qu'il préférerait me voir partir plutôt que de se prêter à un semblable procédé qui pourrait nous attirer des ennuis.

Papa ne me quitta pas jusqu'au moment où les détenus du transport furent enfermés (à 3 heures du matin) dans la salle du cinéma. Lorsque j'ai embrassé Papa en le quittant, nous étions sûrs de nous revoir bientôt, mais ce fut un véritable déchirement de le laisser ainsi seul. Pendant que nous étions ensemble, nous nous soutenions et pouvions parler comme Papa ne pouvait plus le faire même avec ses meilleurs amis.

Je n'ai pas quitté Papa une seule minute depuis Romainville jusqu'à notre séparation. Je savais que c'était sa volonté farouche de tenir qui lui avait permis de résister jusque-là et j'étais sûr qu'il tiendrait jusqu'à la fin. Mais je ne pouvais pas supposer une minute à ce moment-là qu'il serait envoyé de Buchenwald dans un camp d'extermination. Pendant toute notre captivité ensemble, j'ai admiré son cran, mon affection et mon admiration pour lui qui étaient déjà immenses, n'ont fait que grandir. J'écrirai plus loin les témoignages que j'ai recueillis à mon retour sur la façon dont il a tenu pendant cette année de souffrances qui devait aller jusqu'au martyre.

Captivité à Flossenbürg. - Après avoir été rassemblés (700 français) dans la salle de cinéma, nous sommes partis à 4 heures du matin sous la neige. On nous a conduits à la gare de Buchenwald où nous avons attendu jusqu'à 7 heures avant de monter dans un train, 50 par wagon à bestiaux. C'était mieux que pour venir de Compiègne, mais nous grelottions avec nos vêtements rayés qui n'étaient pas chauds du tout. Deux S.S. par wagon nous gardaient. Nous avons voyagé toute la journée du 25 février et avons passé la nuit arrêtés dans une gare. Le S.S. de notre wagon faisait du feu de temps en temps en brûlant la paille. Le 26, nous sommes repartis et étions à Weiden vers 4 heures. Nous avons pris ensuite une voie unique qui commençait par une très forte côte et sommes arrivés vers 5 heures de l'après-midi à la gare de Flossenbürg.

On nous a fait descendre et nous avons été rassemblés en colonne, cinq par cinq. Il y avait 50 cm de neige et nous avons l'impression d'arriver dans une petite station de sports d'hiver. Nous devons vite déchanter car une fois le village de Flossenbürg traversé, nous avons aperçu un camp, petit par rapport à Buchenwald, entouré de bois et à l'aspect sinistre. A la porte se trouvaient deux S.S. armés de «gummis», matraques en caoutchouc avec lesquelles ils nous frappaient pour nous compter. On nous a

conduits alors devant les baraques de quarantaine qui étaient séparées des autres par des barbelés. Là, les S.S. et des détenus de droit commun allemands (c'étaient eux les chefs de camp à l'opposé de Buchenwald où c'étaient les détenus politiques), nous ont fouillés, un sur deux devait recevoir une volée formidable. J'ai été fouillé tout de suite après le capitaine Groslier qui a été mis K.O., et n'ai rien reçu. Nous sommes alors entrés dans les baraques 20 et 21 (notre petit groupe était dans la 20). Nous avons choisi nos paillasses au milieu des hurlements du chef de baraque qui était un fou furieux et de ses acolytes polonais. J'étais entre le capitaine Groslier et Marcel Guillaume. Nous nous étions rassemblés, notre petit groupe et quelques auvergnats retrouvés à Buchenwald dont Recoque, Cohalion.

Le duc d'Ayen était dans la même baraque que nous et peu de temps après notre arrivée, on m'a appelé auprès de lui, car il venait de s'évanouir sous les coups qu'il venait de recevoir. On nous a ensuite distribué un casse-croûte et une espèce de tisane infecte, puis nous nous sommes couchés exténués.

Le lendemain à 4 heures, réveil en fanfare ! Le chef de block et ses acolytes se précipitent sur nous comme des bêtes fauves et nous font sortir du lit à coups de « gummis ». On nous prévient alors par l'intermédiaire d'un interprète alsacien que nous allons passer à la désinfection et qu'on va nous changer de vêtements. Nous sommes alors rassemblés vers 7 heures du matin pêle-mêle dans la baraque avec interdiction de sortir même pour aller aux «aborts» (w.-c.) qui se trouvent dehors alors que dans les autres baraques ils sont à l'intérieur avec les lavabos.

On nous ordonne ensuite de nous déshabiller. J'ai eu, à partir de ce moment jusqu'à la fin de la désinfection qui devait durer jusqu'à 3 heures du matin du jour suivant, l'impression de devenir fou ou d'être arrivé dans une autre planète habitée par des sauvages. A peine l'ordre est-il donné que ces messieurs (une quinzaine environ) se jettent au hasard sur nous et nous rouent de coups pour nous faire déshabiller plus vite. J'entends alors le seul abbé du convoi, dont j'ai oublié le nom car il devait partir deux jours après en transport, m'appeler ainsi que Groslier et deux autres. Il nous dit qu'il a amené de Buchenwald une Hostie consacrée et qu'il veut absolument la faire disparaître en nous la partageant. Ce fut bien émouvant et réconfortant de communier en se cachant et en évitant les coups. Enfin nous avons réussi et personne ne nous a vus.

Une fois déshabillés, nous sommes restés nus pendant deux heures dans la baraque alors qu'à Ohrdruf, Papa devait rester de même dehors par -15°. Puis on nous a fait traverser la cour du camp, toujours nus et au pas de course, pour nous rendre aux douches par fournées de 200. Nous sommes accueillis dans le bâtiment de désinfection par une nouvelle équipe de fous. Ils se sont placés à l'entrée où se trouve un escalier étroit et en passant devant eux, nous avons tous reçus une volée de coups de «gummis». Je commençais à ne pas regretter que Papa soit resté à Buchenwald. Il était à peu près midi lorsque nous avons été rassemblés les uns contre les autres dans la salle des douches. Nous n'avions rien dans le ventre et devons attendre jusqu'au

lendemain à midi avant de manger quoi que ce soit. Nous sommes restés ainsi de midi à 4 heures pouvant tout juste nous asseoir de temps en temps. Puis, tout à coup, les fous qui avaient disparu entrent dans la salle et nous répartissent sous les douches à coups de balais cette fois. J'ouvre une parenthèse pour dire que pendant toute la désinfection je reçus bien moins de coups que la plupart de mes camarades. Je devais avoir de la veine jusqu'au bout.

Enfin, les douches se mirent à couler et pendant vingt minutes nous avons pu nous laver tant bien que mal. Nous devions attendre ensuite deux heures, pour nous sécher probablement. J'ai vu plusieurs camarades s'évanouir de fatigue. Vers 7 heures, réapparition des fous qui nous font expliquer par l'interprète que nous allons être habillés ; les vêtements se trouvent dans une petite salle à côté des douches et doivent être distribués un à un. Nous devions donc passer neuf fois dans la petite salle en tournant comme des chevaux de bois sous les coups de ces messieurs pour recevoir des vêtements de clochards : casquette, manteau, veste, gilet, pantalon, chemise, caleçon et une paire de chaussettes. Cette sarabande commença à 8 heures du soir à peu près et fut coupée de deux alertes pour se terminer vers 3 heures du matin. Au moment du « départ » de cette course effrénée, j'ai senti derrière moi l'odeur de fumée de cigarette et entendu la voix méridionale de mon ami le commissaire Boucoiran qui me disait : « Tiens Jacques, tire-moi une bouffée, tu me diras si ce n'est pas la meilleure de ta vie. » L'animal avait réussi à cacher une cigarette et une allumette et il fumait à la barbe des Allemands.

Pendant les alertes, on éteignit les lumières et nous devions rester sur place sans bouger pendant qu'un des allemands jouait de l'accordéon ! J'ai essayé d'aller boire en me dirigeant à tâtons vers un robinet que j'avais repéré, mais n'ai pu y arriver.

Tout a une fin et vers 3 heures, la dernière alerte étant terminée (nous avons entendu tomber des bombes dans le lointain), nous avons regagné notre baraque pour dormir une heure. A 4 heures, nouveau réveil en fanfare et corvée de café dont je ne suis pas. Nous avalons le jus, et sommes rassemblés dehors pour l'appel. Il dura une heure, mais nous sommes restés rassemblés trois heures pour subir une fantaisie du chef de block. Il nous fit expliquer que nous allions nous exercer à saluer les S.S. Au commandement « mützen » (casquette), il fallait mettre la main à la visière, et à « ab » (enlevez) se découvrir rapidement en faisant claquer la casquette contre la cuisse !!! A midi, soupe composée de rutabaga plus ou moins pourri et de pommes de terre non épluchées. L'après-midi nous n'avons rien fait, la désinfection n'étant pas finie et on a pris nos noms, dates de naissance, et professions. J'ai indiqué que j'étais médecin⁹, ce qui devait me sauver la vie.

Le lendemain matin commença le travail. Après l'appel, vers 6 heures, nous sommes partis par petits groupes de 20, commandés par un droit commun allemand, pour aller faire du déblayage de la

⁹ Il était encore étudiant en médecine

neige. Jusqu'à midi, nous n'avons pas arrêté, mourant de faim. Mon travail consistait à porter des petits tas de neige sur un gros. Après la soupe, à 1 heure, nous repartions pour une autre corvée de déblayage. Si on s'arrêtait de travailler, ou souvent pour rien, on recevait une volée terrible. Une fois, j'étais en train de travailler à la pelle, lorsque mon « kapo » s'approcha de moi, me prit la pelle des mains et se mit à m'en donner de grands coups sur la tête jusqu'à ce que je tombe. Une autre fois un coup de pied mal placé me mit K.O. et pendant huit jours j'urinais avec des douleurs atroces. Ma seule consolation au milieu de ces travaux était de me dire que Papa n'était pas là. Au bout de trois jours, on nous changea de baraque, la quarantaine étant finie. Notre groupe a été dans la baraque 2 où l'interprète français était un nommé Rohmer que nous devions faire arrêter par les Américains comme agent de la Gestapo.

Je fis ces travaux pendant quinze jours ; tantôt corvée de neige, tantôt de charbon, de bois. Un jour, nous avons porté des poutres tellement lourdes que nous tombions tous les 10 mètres. Nous perdions nos forces, maigrissions et grelottions de faim et de froid. A peine rentrés au block, nous avalions notre casse-croûte et nous couchions aussitôt. Nous devenions de véritables bêtes. J'eus un gros espoir lorsqu'un jour deux Allemands (un politique, un droit commun), Kurt Goltz et Karl Schrade vinrent me trouver et me dire qu'ils allaient tâcher de me faire entrer comme médecin à l'infirmerie. Kurt parlait très bien français et me parut très sympathique par rapport à tous ses compatriotes. Je devais le revoir le lendemain à la visite médicale qui eut lieu aux douches (il était secrétaire de l'infirmerie). Cette visite consista à passer nu devant un médecin S.S. (sturmbannführer) qui, armé d'un pinceau et de peinture violette, nous marquait des chiffres sur la poitrine. Les chiffres 1 et 2 partaient en transport. Les 3 restaient. Je fus marqué d'un 3. Plusieurs de notre groupe partirent, dont Dupont et Boucoiran.

Pendant les quatre derniers jours de ces travaux si pénibles dans la neige, nous avons réussi quelques-uns à partir toujours avec le même kapo qui ne nous frappait pas pendant la corvée qui consistait à poser des fils de fer barbelés. C'était bien moins fatigant que le reste mais nous nous gelions car il y avait moins 10 à moins 15°.

Le 10 mars (à peu près), je venais de me coucher avec la fièvre lorsque j'entendis qu'on m'appelait. C'était pour me dire que je devais me présenter le lendemain à 11 heures à l'infirmerie. Je prévins le chef de block et le lendemain, il m'y conduisit lui-même. En chemin, nous avons rencontré un S.S. devant lequel je dus me mettre au garde-à-vous et faire la comédie de la casquette au commandement du chef de block. Je me sentais très mal à l'aise, ayant toujours la fièvre et entrai dans la « schreibstube » de l'infirmerie en claquant des dents. Il y faisait très chaud et je fus accueilli par Kurt et un tchèque (Aloïs Valoucek) avec qui je devais devenir très ami. Kurt me fit faire le tour de l'infirmerie (le revier) et me conduisit dans la salle de médecine générale où il me présenta à deux étudiants polonais qui ne savaient pas un mot de français. Nous avons parlé en latin ! Il y avait déjà

plusieurs Français parmi les malades. Les Polonais m'en montrèrent quelques-uns, et, voyant que je claquais des dents, ils me prirent ma température. J'avais 40° sous le bras, je commençais une pneumonie. Ils me mirent aussitôt au lit (paillasse et deux couvertures) et un tchèque qui parlait très bien français vint s'occuper de moi. A 8 heures du soir j'eus un saignement de nez qui dura une heure, puis la température continuant de monter, je me mis à délirer. Les Français de la salle me dirent plus tard que je devais me croire mort car je m'adressais au Christ et à la Sainte-Vierge, leur disant d'aller consoler Maman. Je fus en danger de mort pendant huit jours, la température ne descendant pas au-dessous de 41. J'eus quelques accidents nerveux (contractures).

Je n'ai qu'un vague souvenir de ces huit jours, après lesquels la fièvre tomba (toute seule car je ne fus pas soigné), mais deux jours après elle remontait, et à force de m'ausculter, un des Polonais (l'autre était parti) diagnostiqua une pleurésie. Il voulut s'en assurer et malgré mes protestations, il m'enleva 450 cm³ de liquide séro-fibrineux dont l'examen montra qu'il contenait des pneumocoques. Le Polonais se mit alors à me faire tous les deux jours deux à trois piqûres intraveineuses de solvochin (sorte de désinfectant). Il me piquait avec des aiguilles plus ou moins propres et au bout de quelques jours j'avais un début de phlébite au bras.

Je ne sais pas par quel miracle le liquide ne se reforma pas; peu à peu la fièvre se mit à tomber et je commençai à avoir un appétit féroce. Le jour des douches, étant très sale, je demandais à y aller et deux Polonais me portèrent car je ne tenais pas debout. Je me vis dans la glace et ne me reconnus pas. Je ressemblais à un affamé des Indes et je me dis qu'avec ce que nous avions à manger j'étais perdu et que je ne remonterai jamais. On me pesa : je pesais 35 kg ! Tous les jours, le médecin S.S. passait dans la salle et une ou deux fois il me parla en français, me demandant où j'avais fait mes études.

Un jour, le capitaine Groslier réussit à venir me voir et m'apprit qu'il devait partir en transport. Ma maladie dura jusque vers le 15 avril. La température étant complètement tombée, le sturmbannführer décida que je pouvais commencer à travailler. J'étais incapable de me tenir debout et après trois jours d'efforts, on était obligé de me remettre au lit, ayant de nouveau 39°. Je me vis perdu et pourtant le lendemain la fièvre tombait de nouveau et je mourais de faim. Ce furent les colis de Maman qui me sauvèrent. J'ai commencé à en recevoir vers le 25 avril et comme ils avaient été à Buchenwald, ils arrivèrent cinq ou six à la fois. Je ne croyais pas être capable de tant manger ! Je le faisais toute la journée ; mes colis étant sous mon lit, je m'arrêtais sans cesse au milieu de mon travail lorsqu'on ne me voyait pas. Je me mis à reprendre à vue d'oeil : finis les hallucinations et les cauchemars dus à la faim, ainsi que les péchés d'envie lorsque je voyais les Polonais s'empiffrer devant moi sans me donner une miette de leurs colis. J'aurais préféré mourir plutôt que de leur demander quelque chose et je me suis vengé « à la française » en leur offrant quelque chose de mon

premier colis.

Je commençais alors ma vie de médecin dans la salle 3 (médecine générale) où je devais rester jusqu'à la fin. Je me levais à 4 H. 30 (couchant dans des draps à partir du mois de mai), prenais les températures, faisais les pansements et soignais les malades comme je pouvais. J'étais sous les ordres de ce Polonais qui me donnait à faire toutes les corvées. Je devais faire du bien mauvais travail à côté de celui que je fis plus tard lorsque Michel Bommelaer vint prendre la place du Polonais. La seule chose que je pouvais faire était, grâce à Kurt Goltz, de faire entrer à l'infirmerie les malheureux Français qui n'en pouvaient plus. Dès mes débuts au revier, j'en vis mourir beaucoup. Il n'y avait que deux mois que nous étions à Flossenbürg et le nombre des décès devait augmenter jusqu'à la fin.

Le sturmbannführer ne pouvait pas me voir, et c'est à Kurt que je dois d'être resté à l'infirmerie avant l'arrivée de Schmidt. Le kapo du revier était un type épouvantable avec qui j'eus la chance de bien m'entendre. Il frappait les malades pour un rien et je l'ai vu les tuer à coups de poing ou de pied.

Vers le début de mai arriva un médecin français, venant de Buchenwald : le docteur Lacroix, maire de Narbonne. Il avait 51 ans et était un très brave homme. Nous nous sommes très vite liés et nous ne nous quittions pas, faisant popote ensemble. Au début il était détesté du sturmbannführer et du kapo.

Le sturmbannführer partit en vacances vers le 15 mai et fut remplacé par Schmidt, chirurgien civil ; j'appris plus tard qu'il était antinazi et qu'on le mettait médecin dans un camp pour avoir l'œil sur lui. Cela ne l'empêcha pas d'être aussi féroce que les S.S. si ce n'est plus. Il se mit à opérer à tour de bras, faisant 14 opérations dans la même matinée avec les mêmes gants et le cigare à la bouche, souvent ivre. Il opérait pour un rien. Un détenu venait le trouver et lui disait qu'il avait mal à l'estomac, il le faisait entrer à l'infirmerie et l'opérait, alors qu'il renvoyait ceux qui avaient 39. Je l'ai vu battre les malades, tordre les bras cassés, traitant les malades de simulateurs. Il fit installer quatre baraques (dites des marastiques) dans lesquelles il mit les détenus qui, d'après lui, étaient trop faibles pour travailler et pas assez malades pour être admis à l'infirmerie. Les pauvres malheureux vivaient là entassés. Ils n'avaient pas le droit d'entrer dans les baraques pendant la journée et ils restaient dehors par n'importe quel temps, mourant les uns après les autres. J'y allais presque tous les jours pour secourir les malheureux Français qui s'y trouvaient et leur donner les quelques soupes de supplément que j'avais dans ma salle. Je voyais chaque fois 50 cadavres devant chaque baraque, et les autres malheureux assis par terre au milieu d'eux. Schmidt y allait de temps en temps lorsqu'il y avait trop de monde et faisait des piqûres de pétrole ou de scrotan (désinfectant) qui tuaient les malheureux en quelques heures. Ma tête devait revenir à cette brute car jusqu'à la fin je devais être bien avec lui. Une nouvelle chance pour moi. Lacroix était également bien vu, mais il partit en Kommando au début de juin et mourut de méningite quinze jours après.

Schmidt était également très bien avec Kurt qui, voyant qu'il ne pouvait sentir les Polonais, réussit un coup d'état splendide au revier en les faisant presque tous renvoyer lorsque dix médecins français arrivèrent avec un convoi de 2.000, venant de Buchenwald.

Ce convoi arriva vers le début de juin et fut placé dans les baraques de quarantaine. Je m'y rendis aussitôt et eus très vite des nouvelles de Papa par des tas de Français qui l'avaient vu et connu. L'un d'eux me donna un mot de lui. Il me disait qu'il allait très bien et ne travaillait pas, étant à la baraque des invalides avec Julien Cain et d'autres. Il recevait des colis et avait un moral excellent. Le débarquement venant d'avoir lieu, il terminait son mot en me disant « il n'y en a plus pour longtemps, nous allons enfin retrouver ta pauvre Maman ».

Il y avait donc dix médecins français dans le convoi et le dimanche qui suivit leur arrivée, un S.S. vint au revier et signifia leur mise à la porte aux Polonais qui n'en croyaient pas leurs oreilles. Deux seulement restèrent. Entrèrent à leur place, les docteurs Pellet, Trapp (dentiste), Oliviero, Bergeneau, etc., quinze jours après arrivaient Michel Bommelaer et Alain Legeais. Ils étaient venus en 24 heures de Buchenwald et tous les deux venaient de voir Papa.

Michel entra dans ma salle et nous ne devions plus nous quitter jusqu'à la fin.

Continuant à recevoir des colis, je les partageais avec lui et en donnait aussi à Trapp et à Legeais. Je reçus également des lettres de Maman jusqu'en juillet.

Notre vie continua au milieu de la misère et de la mort. Nous étions très favorisés par rapport aux autres en tant que médecins. Nous faisons notre possible pour nos malheureux camarades, mais c'était peu. Je fis entrer d'Hérouville à l'infirmerie et me suis occupé de lui jusqu'à sa mort. Il mourut sous une douche froide après avoir été roué de coups.

Deux ou trois fois par semaine avaient lieu des pendaisons et tous les détenus devaient y assister.

Le sturmbannführer revint un mois et travaillait avec Schmidt tout en le détestant. Il voulut apprendre à opérer et nous l'avons vu enlever un testicule sans s'en apercevoir en opérant une hernie scrotale! Il partit définitivement fin juin.

En juillet, je fus malade deux fois. Une première fois, plaque de lymphangite avec début de septicémie qui s'arrêta grâce aux sulfamides que mes amis réussirent à me donner. Une deuxième fois, grippe avec sinusite.

En août, notre espoir fut immense devant la rapidité de la campagne de France. Vers le 15, une affiche fut collée sur les baraques et s'adressait aux Français : « Les partisans ayant déclenché une guerre des traîtres à l'égard du Grand Reich, tous les Français du camp vont être fusillés ». Ce ne fut heureusement qu'une menace de huit jours.

Il fit très chaud en août et le dimanche nous allions nous étendre au soleil après avoir écouté le concert, car il y avait un orchestre de détenus.

Les journées étaient toutes semblables et nous voyions tous nos

camarades mourir les uns après les autres. Le kapo du revier fut mis à la porte et remplacé par Karl Schrade, très brave type, détenu de droit commun devenu un saint. Nous devions le ramener en France avec Kurt. Nous formions une petite équipe d'amis avec Michel, Alain Legeais, Georges d'Argenlieu, André Boullouche, Henri Lerognon, Guimpel dit «Nénesse ».

Plus tard devaient s'y joindre Anette et Lassagne.

En septembre, le régime du camp qui s'était amélioré depuis juin empira. Comme je ne recevais plus de colis, nous achetions des pommes de terre aux Russes qui les volaient aux cuisines. Nous leur donnions des soupes en échange.

Les alertes commencèrent à se multiplier fin septembre et nous étions souvent survolés par les forteresses volantes. Les lumières étaient éteintes et dans notre salle c'était effrayant : les malades qui voulaient aller au w.-c. se perdaient dans le noir et faisaient souvent leurs besoins dans la salle. Je ne raconterai pas toutes les aventures qui nous arrivèrent, je n'en finirais pas.

L'absence de nouvelles devint bien pénible. Je ne devais recevoir qu'une lettre de Maman en octobre, une carte en février et une de Jean Jeanenay en mars.

En octobre, j'eus de nouveau une forte grippe et une otite que me soigna Alain Legeais. Trapp me soigna les dents trois fois. J'allais de temps en temps chez lui. Il était seul dans la pièce où il travaillait. Pendant ce mois, le nombre des morts augmenta et je vis mourir des tas de camarades dont le colonel de Sauveboeuf, Cohalion.

En novembre il commença à faire froid; au revier, nous étions convenablement chauffés. Je reçus quelques colis de la Croix-Rouge, de Genève et de Copenhague. L'épidémie de typhus commença pendant ce mois et dès le début fit beaucoup de victimes. Schmidt ne prit aucune mesure prophylactique. Lorsque les détenus venaient passer la visite, ils se déshabillaient dans les couloirs (il en mourait toujours une dizaine) et lorsqu'ils se rhabillaient, on pouvait ramasser les poux à la pelle avant que les infirmiers aient fait le nettoyage.

Pendant trois semaines, je dus aller presque tous les soirs au «sunderbow » ou « puff » = bordel. J'y allais comme médecin et devais mettre de la pommade aux détenus qui devaient « opérer » en dix minutes, un S.S. se chargeant de la police. La baraque réservée se trouvait juste en face du four crématoire. De la pièce où j'attendais que ces messieurs aient fini (deux heures environ), je voyais les cadavres descendre sur le plan incliné qui se trouvait au-dessus du four.

En décembre, le moral tomba à zéro pour la plupart, au moment où nous avons vu que nous aurions un autre hiver et au moment de l'offensive von Rundstedt sur laquelle les Allemands bluffèrent énormément. Le nombre des victimes augmenta encore. Il y a eu certainement autant de morts, de décembre 44 jusqu'à la fin que pendant toute l'année 44. Le nombre des décès monta jusqu'à 150 à 200 par jour, sur un effectif de 15.000, sans cesse renouvelé bien entendu. Une fois, Schmidt ayant demandé le nombre de morts pour la quinzaine écoulée eut ce mot : « C'est un joli résultat ! »...

Je fus malade encore une fois pendant dix jours, juste avant Noël; c'était une grippe qui me donna beaucoup de fièvre.

Ne pouvant plus écrire en France, j'obtins l'autorisation d'écrire à Papa à Buchenwald une fois. Mais je crois que la lettre n'est jamais partie.

Le jour de Noël fut bien triste. L'ordinaire fut amélioré et l'après-midi, nous nous sommes réunis quelques amis, dont André Bouulloche et Georges d'Argenlieu. Le soir est venu un quatuor à cordes (2 tchèques, 1 polonais et 1 français). Un grand arbre de Noël fut placé dans la cour du camp et illuminé. Le lendemain matin, tous les détenus furent réunis devant cet arbre pour assister à la pendaison de cinq jeunes russes qui reçurent 50 coups de bâton avant d'être pendus.

Entre le 27 ou 28 décembre jusque vers le 15 janvier, je fus obligé de rester au revier et de ne pas sortir par suite de l'aventure suivante : un jeune français, encore très malade a été renvoyé de l'infirmerie par Schmidt et envoyé dans une des baraques de marastiques. Ce gosse étant l'ami d'un infirmier français (communiste) nommé Jourdy, je décidais avec ce dernier de faire accompagner le malade par l'infirmier de ma salle en lui disant de demander au chef de block d'éviter les appels au jeune français et de lui permettre de rester au lit. L'infirmier revint en nous disant que le chef de block lui avait répondu que si le « franzose » n'allait pas aux appels, il le frapperait jusqu'à ce qu'il meure. Écœurés, nous sommes aussitôt allés trouver la brute (allemand de droit commun) et nous lui avons fait dire par un interprète que s'il frappait notre camarade, nous le frapperions à notre tour jusqu'à ce qu'il meure (Jourdy était un athlète). Le lendemain, nous apprenons avec stupeur que l'allemand a tenu parole et qu'il a tué le jeune malade. Nous avons tenu parole aussi (pas tout à fait puisque nous ne l'avons pas tué) et avons administré, à la grande joie de tous les malheureux de sa baraque, une volée formidable à l'Allemand et l'avons laissé sur le carreau. L'affaire fit du bruit et plusieurs allemands vinrent nous attendre tous les soirs à la sortie du revier. Heureusement à cette époque, l'entrée était interdite à cause du typhus. Puis l'allemand mourut du typhus et l'affaire fut oubliée. Le 1er janvier, le travail fut supprimé et l'ordinaire encore une fois amélioré.

Le 23 janvier, mon cher Michel se mit au lit avec 40 de fièvre. Nous étions en pleine épidémie de typhus et les cas mortels augmentaient de plus en plus. J'eus très peur lorsque l'examen révéla qu'il l'avait. Le lendemain, il y avait visite de notre salle et je dus faire tout le travail ; après la visite je m'aperçus que j'avais 38,5. Je me couchai et le lendemain, la fièvre ayant baissé, j'affirmais que c'était la grippe et que le médecin russe qui diagnostiquait le typhus se trompait. Le surlendemain j'avais 41° ! Pas une minute je n'ai pensé que je pouvais y rester (ce fut le contraire pendant ma pneumopleurésie). D'ailleurs dès le lendemain, je tombais dans un état de torpeur complète, dont me sortait Alain Legeais, lorsqu'il venait nous faire une piqûre ou nous laver avec l'aide d'Anette. Au bout de trois jours, je divaguais sans cesse ; beaucoup plus que Michel,

m'ont dit nos amis. Puis Schmidt ayant ordonné (enfin !) la désinfection totale du revier, on nous changea de salle ; nous sommes allés dans la salle 4 dont Anette était le chef à ce moment. Il n'y avait qu'une dizaine de lits. Alain fut obligé de nous conduire à la douche. J'avais 41° et pendant qu'on me lavait et tondait, je fis trois syncopes, la troisième dura 20 minutes. C'est à la salle 4 que je fus en grand danger pendant une huitaine. J'eus en effet des complications cardiaques, rénales et intestinales. Je faisais trois fois par jour et par nuit dans mon lit et c'est ce brave Anette qui fut d'un dévouement sans bornes qui me changeait et me lavait. C'est Alain Legeais qui m'a sauvé par ses soins et son dévouement. (Il avait une réserve de médicaments que nous avions cachés).

Après 17 jours, la fièvre tomba, puis remonta lorsque l'otite que j'avais eue se réveilla brusquement. Alain eut très peur de la mastoïdite et empêcha de justesse Schmidt de m'opérer. Je dois reconnaître que ce dernier fut parfait envers Michel et moi pendant toute la durée de notre maladie. A chaque visite des salles, il venait prendre de nos nouvelles et nous serrait la main. Lorsque notre convalescence commença, il nous ordonna 15 jours de repos complet. Au moment où je repris conscience des réalités, on nous apprit, à notre grande joie, que les Russes avaient déclenché une grosse offensive sur Berlin et que les Anglo-saxons et Français occupaient toute la rive gauche du Rhin. Puis au début de mars (nous commençons à nous lever), nous avons appris le passage du fleuve et la percée alliée. C'est pendant notre convalescence que nous avons fait connaissance avec André Lassagne, les généraux Gransard, Olleris et Gilliaud qui furent traités comme des prisonniers d'honneur.

Vers le 15 mars, je suis retourné avec Michel dans la salle 3 et nous avons repris notre travail au moment où Schmidt annonça qu'il allait prendre des vacances. (Il prenait le large). Il fut remplacé par un médecin S.S. beaucoup plus humain que lui et que nous devions voir de plus en plus rarement.

Notre espoir devenait de plus en plus grand et au début d'avril, lorsque nous avons appris que les alliés étaient à Francfort-sur-le-Main, nous étions sûrs de la fin. Bientôt nous apprenions la libération de Buchenwald et je voyais déjà Papa avec les Américains et prenant l'avion pour Clermont. 15.000 détenus de Buchenwald qui avaient été évacués arrivèrent à Flossenbürg complètement épuisés. Ils furent parqués dans les blocks de quarantaine et Kurt qui en avait vu plusieurs lui ayant dit que Papa était en bonne santé, je n'allais pas les voir, étant encore trop faible pour sortir du revier. Deux jours après leur arrivée, un d'eux étant venu à l'infirmerie je l'interrogeais et il me répondit froidement que Papa était mort. J'eus un choc épouvantable mais fus bientôt rassuré par plusieurs autres que Kurt fit venir et qui m'affirmèrent que Papa allait bien. Je fis un effort et allai jusqu'aux baraques de quarantaine. Là, je fus alarmé car plusieurs m'annonçaient sa mort et d'autres, plus nombreux d'ailleurs, m'affirmaient le contraire. Connaissant la facilité avec laquelle couraient les bobards, je finis par me rassurer un peu, mais je devais passer douze jours bien énervants

avant l'arrivée des Américains.

Le lundi 15 avril, nous entendions le canon et à midi nous avons vu les S.S. faire des préparatifs de départ ; vers 3 heures, ils firent mettre des drapeaux blancs sur les baraques et le commandant S.S. fit venir le « Lagerältester » ou chef de camp (détenu de droit commun allemand qui fut pendu par les Russes) et lui dit que tous les S.S. partaient et qu'il le chargeait de remettre le camp « entre les mains de l'ennemi ». C'était trop beau et nous étions fous de joie en voyant que la fin se passait si bien. Nous devions vite déchanter ; à 5 heures, les drapeaux blancs étaient enlevés et, à 6 heures, l'ordre était donné de rassembler tous les juifs du camp pour le lendemain à 8 heures. La journée du mardi fut effroyable; nous avons une trentaine de juifs à l'infirmerie tous bien malades, dont 15 amputés de jambes ou de bras et l'ordre nous fut donné de les transporter dans la cour principale. Les malheureux faisaient pitié et nous demandaient de les tuer tout de suite.

Je portai (avec peine, étant encore fatigué) un amputé dans mes bras et j'arrivai en tête de la colonne des malheureux portés par d'autres. Je vis tous les juifs (3.000 environ) rassemblés par colonnes de cinq, bousculés par les S.S., et cherchai l'endroit où les camions étaient réservés aux malades. De temps en temps partaient des coups de feu; les S.S. tiraient sur ceux qui ne se mettaient pas assez vite en rang. Un grand officier nazi nous vit arriver et bondit vers nous pistolet au poing ; il me demanda ce que nous faisons là et, lorsque je lui répondis et lui demandai s'il y avait un camion pour les malades, il me mit son pétard contre la tête et me dit que si nous ne posions pas immédiatement devant lui tous les « Yude », il me tirait dessus. Nous avons été obligés d'obéir et, lorsque tous les malheureux furent alignés par terre, il les tua devant nous les uns après les autres en rechargeant son revolver chaque fois ! Nous sommes retournés en vitesse au revier car les coups de feu augmentaient sans cesse. Ils évacuèrent ainsi les juifs jusque vers 4 heures du soir et nous avons appris plus tard par les Américains qu'ils avaient été mis dans de vieux wagons où se trouvait de la chaux vive et qu'ils avaient été brûlés...

Le mercredi, il fut question d'évacuer le camp (nous n'entendions plus le canon) puis le contrordre fut donné lorsque nous avons déjà préparé nos affaires et fait nos plans d'évasion. Le jeudi fut une succession d'ordres et de contrordres ; on part, on ne part pas, les malades restent, puis partent, etc. Dans la nuit de jeudi à vendredi l'ordre fut formel ; le camp devait être évacué et le rassemblement commencerait à 9 heures par les baraques de quarantaine où se trouvaient ceux de Buchenwald. Nous n'avons pas dormi de la nuit ; les malades pleuraient, se lamentaient ; la plupart étaient incapables de marcher. Et à 9 heures, le vendredi 19, l'évacuation commença. Les 5.000 de Buchenwald partirent les premiers ; ils devaient tous être tués en route, dont le colonel Glaize. Les S.S. tiraient sur tous ceux qui ne pouvaient pas suivre. L'infirmerie devait partir en dernier. Vers midi, le bruit courut que les malades et le personnel médical ne partiraient pas. Nous avons aussitôt fait entrer à l'infirmerie

quelques Français dont Lassagne, Boullouche et Georges d'Argenlieu. Deux heures après, on nous donna l'ordre de rassembler tous les malades, nous partions. Ce fut joli et lorsqu'après 1 heure, nous avions réussi à faire sortir du lit tous les pauvres malheureux, le médecin S.S. et Kurt arrivèrent et annoncèrent qu'ils avaient obtenu que nous restions en faisant valoir auprès du commandant S.S. que les typhiques risquaient de propager le typhus en Allemagne. Ce fut un beau soulagement car, vu que, sur 15.000 évacués, 8.000 furent tués en route, embarrassés par nos malades, nous y serions tous passés.

Vers 6 heures du soir l'évacuation était terminée ; nous restions environ 1.500 au camp. Il n'y avait plus un seul S.S. dans les miradors. Les évacués avaient touché en partant pour toute nourriture un litre de grains d'orge. Nous devions vivre 48 heures avec ces grains. A 9 heures du soir, nous avons été chercher des postes de T.S.F. chez les S.S. et, le lendemain matin, nous entendions l'ordre d'Himmler d'exterminer tous les détenus qui ne pourraient pas être évacués devant l'avance des Alliés. Nous avons donc passé 36 heures à nous demander si nous allions voir arriver les équipes d'extermination ou les Américains. Cela dura jusqu'au lundi matin ; nous ne pouvions pas sortir du camp car quelques paysans de Flossenbürg armés de fusils avaient occupé les miradors. Vers 10 heures, nous avons entendu quelques coups de feu, puis tous les paysans disparurent et, enfin, à 11 heures, arrivaient deux « jeeps », et une quinzaine d'Américains entraient dans le camp follement acclamés. Dans l'après-midi, toute une compagnie arriva. C'étaient les éléments avancés de la 3e armée Patton. Vers 5 heures, quelques obus tombèrent autour du camp ; c'était l'artillerie américaine qui ne croyait pas ses avant-gardes aussi loin. Un coup de téléphone remit bientôt les choses au point. Dès le soir, les Américains nous avaient permis d'aller réquisitionner tout ce que nous pourrions dans le village. Ce fut un beau pillage des poulaillers, fermes, etc. ; le lendemain, à cause du typhus, le camp fut fermé et la réquisition fut faite par les Américains eux-mêmes. Ils nous distribuèrent des colis de Croix-Rouge et 24 heures après leur arrivée, nous avons largement de quoi manger. Nous avons obtenu que les médecins sortent du camp et tous les jours nous allions dans Flossenbürg. Le surlendemain, 3 officiers français de liaison de la 3e armée arrivaient au camp. Je me précipitai vers eux et leur demandai aussitôt s'ils venaient de Buchenwald et s'ils avaient entendu parler de Papa. L'un d'eux me dit alors qu'il avait été rapatrié en avion et que les journaux l'avaient annoncé. Ma joie fut immense et j'étais complètement rassuré, ce qui me permit de prendre 10 kg en dix-sept jours.

La vie s'organisa. Les Américains firent une désinfection en règle du camp et nous firent arranger plusieurs baraques pour les malades. Ils nous distribuèrent des médicaments.

Nous étions très nombreux comme médecins. J'abandonnai mes malades et m'occupai de la désinfection ; je recevais également les différentes commissions américaines. La police judiciaire de la 3e armée nous fit faire des rapports sur tous les S.S. Celui sur Schmidt fut particulièrement soigné. Nous avons fait arrêter

et mettre aux arrêts plusieurs détenus allemands, quelques Polonais et même deux Français agents de la Gestapo. Les Russes furent chargés de les garder ainsi que quelques S.S. ramassés par les Américains. La plupart devaient être fusillés.

Quinze jours se passèrent ainsi ; plusieurs officiers français vinrent au camp et deux d'entre eux me confirmèrent le retour de Papa. Le 1er mai, eut lieu une manifestation avec discours. Le 4 mai, Michel partit avec un de ces officiers. Les Américains nous chargèrent à ce moment de vacciner contre le typhus tous les détenus du camp, ce qui nous donna un gros travail. J'ai vacciné avec Anette ceux des arrêts et ce fut une jouissance de leur faire peur et de prendre les plus grosses aiguilles pour les piquer. Le dimanche 6, j'étais en train de ranger les poudres à désinfecter lorsque le docteur Crouzet, représentant des Français, vint me dire que trois aviateurs de Clermont étaient là et qu'ils voulaient me ramener. Je me précipitai aussitôt vers eux (c'étaient Hughet dit Prince, chef du maquis du Puy-de-Dôme, Rozier et Leclancher) et demandai à Hughet de me confirmer la bonne nouvelle du retour de Papa. Il me répondit froidement : « il est mort ». J'avais espéré pendant toute ma captivité que Papa rentrerait ; je ne pensais qu'à cela, ne priais que pour cela et ce fut un effondrement. Je réalisai aussitôt ce qu'allait être mon retour, l'état de Maman et envisageai avec terreur la vie future. C'était bien la peine d'avoir souffert pendant deux ans pour en arriver là. Mes amis me firent asseoir dans le bureau de l'infirmerie et me donnèrent un verre d'alcool pour me remonter. Puis Crouzet et Lassagne allèrent trouver le major américain qui refusa de me laisser partir. J'allai trouver les officiers qui consultaient les listes des kommandos et nous avons décidé que je partirais quand même en passant par une porte détournée et que je les rejoindrais à l'entrée du village. Je fis mes adieux à mes amis et partis de ce bagne de Flossenbürg, la mort dans l'âme. Une heure après, j'apprenais la mort de Jean-Pierre mon frère préféré, premier officier français tombé trois jours après avoir débarqué en Corse.

Voyage en Tchécoslovaquie et retour. - Me retrouver en auto sur une route ne me fit que peu d'effet tellement j'étais assommé. Nous avons déjeuné dans une auberge et avons pris la route de Tchécoslovaquie pour aller visiter les Kommandos de femmes où mes libérateurs avaient les leurs ou des amies. Le 1er Kommando fut Holleischen. Nous sommes arrivés vers 4 heures en même temps que les premiers éléments de la 3e armée. Avant d'arriver, nous avons roulé au milieu de l'enthousiasme des Tchèques ; la voiture était arrêtée et couverte de fleurs tous les kilomètres. C'était impressionnant de voir les gros tanks américains foncer à 60 à l'heure dans les villages. Les Allemands venaient se rendre, exténués, des mouchoirs blancs à leur fusil.

A Holleischen, j'eus la surprise de trouver tante Guite¹⁰. Nous sommes restés deux heures au camp, puis avons été jusqu'à Pilsen

¹⁰ Marguerite-Marie Puisseux, épouse de Jean Michelin

qui brûlait encore. Nous avons couché dans une petite ville à quelques kilomètres de Pilsen, dans un magnifique château.

Le lendemain nous avons continué notre voyage en Tchécoslovaquie, et avons fait plusieurs kommandos, réquisitionné des voitures en route et ramené des détenues.

Le surlendemain de même.

Le 4e jour, nous revenions en Allemagne et couchions à Eisenach; puis nous partions vers la France, en convoi de neuf voitures. A partir d'Eisenach, je conduisis l'Hanomag avec laquelle Prince et Rosier étaient venus à Flossenbürg. Nous avons fait l'autostrade Eisenach, Iéna, Francfort, Mannheim, Karlsruhe et Strasbourg. Francfort et Mannheim étaient complètement rasées.

Nous avons passé la frontière au pont de Kiel « Ici commence le pays de la Liberté », poteau devant lequel nous nous sommes arrêtés ; c'était bien dur pour moi de voir tous ces gens heureux de s'être retrouvés.

Nous avons couché chez l'habitant à Strasbourg.

Le lendemain, à cause de différentes pannes, nous n'allions que jusqu'à Besançon où nous étions très bien reçus au centre d'accueil.

Enfin, dernier jour de voyage. Déjeuner à Beaune, arrêt à Autun et arrivée à Clermont à 9 heures du soir.

FIN

Témoignages recueillis sur la vie et la mort de Papa. D'après l'ensemble des témoignages recueillis, j'écris les lignes suivantes :

Papa est resté au block des Invalides sans travailler jusqu'en juillet 44. Il a été mis ensuite à la carrière, malgré son âge. Heureusement, il y travailla peu et après trois mois, ayant eu un mois de repos pour furonculose, il fut placé « compteur de wagons », poste de tout repos où il pouvait se reposer et même se chauffer. Par contre il risquait tous les jours la corde en marquant présents 20 à 30 Français qui n'étaient pas au travail (témoignage d'un Clermontois qui travaillait à la carrière). Pendant ces mois de travail, Papa n'eut pas un instant de défaillance. « Je tiendrai » disait-il sans cesse, et il devint légendaire parmi les Français, par son cran et sa dignité.

Le 7 janvier 45, un kommando d'extermination fut désigné. Papa n'était pas inscrit mais à 2 heures du matin on vint le chercher personnellement dans sa baraque et on le conduisit à l'endroit du départ après lui avoir déchiré un papier signé du médecin S.S. disant qu'il ne devait pas partir en transport.

Le transport comprenait des Juifs hongrois et cinq ou six Français victimes comme Papa de la même mafia¹¹.

Après trois jours de travaux très durs, Papa subit une douche froide et resta trois heures dehors nu par moins-15°... Double pneumonie, trois jours de baraque dite de repos (deux par lits très sales) et transporté mourant à l'infirmerie. 21 janvier 45... Je n'en écris pas plus. Les dernières paroles de Papa étaient pour Maman et ses enfants.

Jacques M. Michelin

¹¹ Papa parle ici des factions communistes du camp de Buchenwald; il n'a jamais cherché à identifier les responsables.